IL NE FAUT
JURER DE RIEN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

ALFRED DE MUSSET

REPRÉSENTÉE AU THÉATRE-FRANÇAIS, LE 22 JUIN 1848

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PRIX : 1 FRANC

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

39, RUE DE L'UNIVERSITÉ

—

1853

IL NE FAUT JURER DE RIEN

OUVRAGES DE M. ALFRED DE MUSSET

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Premières poésies, 1 vol.	3 fr. 50
Poésies nouvelles, 1 vol.	3 »
La Confession d'un Enfant du siècle, 1 vol.	3 »
Nouvelles (*les Deux Maîtresses, Emmeline, le Fils du Titien, Frédéric et Bernerette, Croisilles, Margot*), 1 vol.	3 »
Contes, 1 vol.	3 »
Comédies et Proverbes, seule édition complète, 2 vol.	7

Pièces qui se vendent séparément.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE, 1 acte.	1 fr.
LE CHANDELIER, 3 actes	1 »
IL NE FAUT JURER DE RIEN, 3 actes	1 »
LOUISON, 2 actes, en vers	1 »
UN CAPRICE, 1 acte	1 »
LES CAPRICES DE MARIANNE, 2 actes.	1 »
BETTINE, 1 acte	1 »
ANDRÉ DEL SARTO, 2 actes	1 »

Imprimerie de G. GRATIOT, rue Mazarine, 30.

IL NE FAUT
JURER DE RIEN

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

ALFRED DE MUSSET

REPRÉSENTÉE AU THÉATRE-FRANÇAIS, LE 22 JUIN 1848

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée

PRIX : 1 FRANC

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE LILLE

1853

IL NE FAUT JURER DE RIEN

PERSONNAGES.

VAN BUCK, ancien négociant.
VALENTIN, son neveu.
UN ABBE.
UN MAITRE DE DANSE.
UN GARÇON D'AUBERGE.
PREMIER DOMESTIQUE.
SECOND DOMESTIQUE.
LA BARONNE DE MANTES.
CECILE, sa fille.

ACTE PREMIER.

La chambre de Valentin.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, assis, VAN BUCK, entrant.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN.

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK.

Restez assis, j'ai à vous parler.

VALENTIN.

Asseyez-vous, j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans ce fauteuil.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une et l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN.

Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK.

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tendent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai fait ou puis faire encore (mais par ma barbe! je ne ferai plus rien)... Où me menez-vous à votre suite? vous êtes aussi entêté...

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites! De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un parti? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne; mais finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous donc faire d'ici à ma mort?

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK.

Non, monsieur, je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle! Si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital, avec

votre robe de chambre à fleurs. Mais Dieu merci, vos chiennes de bouillottes...

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton, vous vous oubliez, vous aviez mieux commencé que cela.

VAN BUCK.

Sacrebleu! tu te moques de moi! Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin : soixante louis! Te railles-tu des gens? Il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!) quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets à la mode, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même. Tu écrivailles dans les gazettes. Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN.

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé ce matin une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre, et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous dites, vous ne le pensez pas toujours; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut : qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante-mille livres de rente...

VAN BUCK.

Cinquante.

VALENTIN.

Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de rente...

VAN BUCK.

Cinquante, cinquante, pas un denier de plus.

VALENTIN.

Soixante, vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK.

Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN.

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure, et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Vous vous plaignez de mes gilets : voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre, et que mes amis ne le sont pas : tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer seulement ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entre-sol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte, c'est que j'y gagne quand j'ai brelan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plutôt que je me repens de ma sottise. Ce serait,

dites-vous, autre chose, si je descendais d'un beau cheval, pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien ; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan : et plût à Dieu que j'en vendisse ! Ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Tenez, mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change. Avalons-la de compagnie ; justement voici le chocolat.

(Un domestique est entré apportant le déjeuner sur un plateau ; il met un second couvert et sort.)

VAN BUCK.

Quel déjeuner ! Le diable m'emporte ! tu vis comme un prince.

VALENTIN.

Eh ! que voulez-vous ! quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire.

VAN BUCK, s'asseyant.

Je suis sûr que, parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

VALENTIN.

Moi ? pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement ; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

VAN BUCK.

C'est bon, c'est bon, il ne m'échappe rien. Brisons là, et parlons d'autre chose. Tu devrais bien te marier.

VALENTIN.

Seigneur mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites ?

VAN BUCK.

Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge, et que tu devrais te marier.

VALENTIN.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

VAN BUCK.

Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu, bien à plaindre, quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur ta table pour t'égayer demain matin au réveil. Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux! Tu as des dettes, je te les payerai; une fois marié, tu te rangeras. Mademoiselle Cécile de Mantes a tout ce qu'il faut...

VALENTIN.

Mademoiselle Cécile de Mantes! vous plaisantez.

VAN BUCK.

Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

VALENTIN.

Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

> Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
> De l'épouser, si elle voulait.

VAN BUCK.

Non, c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé, tu lui plais.

VALENTIN.

Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK.

Cela ne fait rien; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN.

En vérité?

VAN BUCK.

Je t'en donne ma parole.

VALENTIN.

Eh bien donc! elle me déplaît.

VAN BUCK.

Pourquoi ?

VALENTIN.

Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK.

Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN.

Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK.

Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN.

Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK.

J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu ? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins en somme que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi; pense à cela. Veux-tu une jolie femme, tes dettes payées, et vivre en repos ?

VALENTIN.

Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre. Prenez du pâté, et écoutez-moi.

VAN BUCK.

Voyons, quel est ton sentiment ?

VALENTIN.

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien, qui toute sa vie fut d'humeur douce, jusqu'à

reprendre, même après sa faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé? frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos...

VAN BUCK.

De qui diantre me parles-tu?

VALENTIN.

De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK.

Que le diable t'emporte et moi avec! je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN.

Pourquoi?... Il me semble tout simple...

VAN BUCK, se levant.

Maudit gamin! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun! allons! finissons! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, mais en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter...

VALENTIN.

Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère?

VAN BUCK.

Eh bien, quand je l'aurais lu?

(Il se rassied.)

VALENTIN.

Vous me parlez de mariage; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de tes balivernes. Veux-tu répondre sérieusement?

VALENTIN.

Soit. Trinquons à cœur ouvert. Je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens; faut-il m'expliquer sans réserve?

VAN BUCK.

Oui, sur-le-champ, ou je m'en vais.

VALENTIN.

J'avais seize ans, et je sortais du collége, quand une belle dame de notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide, échangé entre ma belle et moi, me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls. Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre, trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de sa femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'âme. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis, sans que le féminin sourire ne vînt me chatouiller les lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

VAN BUCK.

C'est-à-dire qu'en franc libertin, tu doutes de la vertu

des femmes, et que tu as peur que les autres ne te rendent le mal que tu leur as fait.

VALENTIN.

Vous l'avez dit; j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

VAN BUCK.

Bah! c'est une idée de jeune homme.

VALENTIN.

Comme il vous plaira; c'est la mienne. Dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

VAN BUCK.

Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés?

VALENTIN.

Je ne prétends rien, et je n'en sais rien: je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures; quand je dîne, ne pas manger de merlan; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé; et quand je vois une femme, ne pas l'épouser; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni brèche-dent, ni...

VAN BUCK.

Fi donc! Mademoiselle de Mantes est sage et bien élevée; c'est une bonne petite fille.

VALENTIN.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal! elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous? Quelle éducation a-t-elle reçue? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux? sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures? a-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé? Lit-elle les romans-feuilletons? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter, aux Champs-Élysées, dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées? A-t-elle un

beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sous le demi-jour d'un rideau rose? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne? Lui a-t-on appris, quand Mario chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse? Va-t-elle aux eaux? A-t-elle des migraines?

VAN BUCK.

Jour de Dieu! qu'est-ce que tu dis là?

VALENTIN.

C'est que, si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'chose; car dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors qui peut rien prévoir?

VAN BUCK.

Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on suivît tes conseils?

VALENTIN.

Non, mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, venez faire un tour de promenade, et ne parlons plus de tout cela.

VAN BUCK.

Tu refuses mademoiselle de Mantes?

VALENTIN.

Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

VAN BUCK.

Tu me feras damner, tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances! Cette fille-là sera très-riche un jour; tu me ruineras, et tu iras au diable, voilà tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu veux?

VALENTIN.

Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air, si cela vous convient.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de prendre l'air! Je te déshérite, si tu refuses de te marier.

VALENTIN.

Vous me déshéritez, mon oncle?

VAN BUCK.

Oui, par le ciel, j'en fais serment! je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

VALENTIN.

Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix?

VAN BUCK.

Par écrit, insolent que tu es!

VALENTIN.

Et à qui laisserez-vous votre bien? Vous fonderez donc un prix de vertu, ou un concours de grammaire latine?

VAN BUCK.

Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

VALENTIN.

Il n'y a plus de loterie ni de jeu; vous ne pourrez jamais tout boire.

VAN BUCK.

Je quitterai Paris, je retournerai à Anvers; je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

VALENTIN.

Et moi je m'en irai à Alger; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Éthiopienne, et je vous ferai vingt-quatre petits-neveux, noirs comme de l'encre, et bêtes comme des pots.

VAN BUCK.

Jour de ma vie! si je prends ma canne...

VALENTIN.

Tout beau, mon oncle, prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

VAN BUCK, l'embrassant.

Ah! malheureux! tu abuses de moi.

VALENTIN.

Écoutez-moi. Le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

VAN BUCK.

De quoi s'agit-il? Dépêche-toi.

VALENTIN.

Promettez d'abord, je parlerai ensuite.

VAN BUCK.

Je ne le puis sans rien savoir.

VALENTIN.

Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

VAN BUCK.

Eh bien, soit, je te le promets.

VALENTIN.

Si vous voulez que j'épouse mademoiselle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gants dont nous parlions.

VAN BUCK.

Et que veux-tu que j'en sache?

VALENTIN.

Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisément. Convenez-vous que si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

VAN BUCK.

Certainement, mais quelle apparence?...

VALENTIN.

Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que sa fille ; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon ; j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître ; voilà tout ce que je vous demande, le reste ne regarde que moi.

VAN BUCK.

Mais tu m'effrayes. Qu'est-ce que tu veux faire? A quel titre te présenter?

VALENTIN.

C'est mon affaire ; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge.

VAN BUCK.

Deviens-tu fou? et que prétends-tu? faire le galant sous un nom supposé? la belle trouvaille! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase?

VALENTIN.

Moi, grand Dieu! le ciel m'en préserve! je vous tiens pour un oncle véritable, et de plus, pour le meilleur des oncles. Croyez-moi, venez aux Champs-Élysées. Après un bon repas, et une petite querelle, un tour de promenade au soleil fait grand bien. Venez, je vous conterai mes projets, je vous dirai toute ma pensée. Pendant que vous me gronderez, je plaiderai ma thèse ; pendant que je parlerai, vous ferez de la morale, et c'est bien le diable s'il ne passe pas un beau cheval ou une jolie femme, qui nous distraira tous les deux. Nous causerons sans nous écouter ; c'est le meilleur moyen de s'entendre. Allons, venez.

ACTE DEUXIÈME.

Au château. — Un salon ouvert. — Au fond, un grand jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, CÉCILE, L'ABBÉ, LE MAITRE DE DANSE, faisant danser Cécile.

LA BARONNE, assise.

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton jaune.

L'ABBÉ.

Vous le teniez il y a un quart d'heure ; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE.

Si mademoiselle veut faire encore la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE.

Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ.

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

LA BARONNE.

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ.

Plaît-il ?

LA BARONNE.

Ah ! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ.

J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE.

Où donc?

L'ABBÉ.

A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE.

Mais oui, très-bien. Tout le monde pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopathes.

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE.

Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE.

Fi donc! c'est une chose horrible. Tenez, voyez; y a-t-il rien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche, vous regardez à droite; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton jaune.

CÉCILE.

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps?

LA BARONNE.

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu le Juif errant?

L'ABBÉ.

Oui, madame; il y a de fort belles choses, mais le fond, je vous l'avouerai...

LA BARONNE.

Le fond est noir; tout le petit meuble l'est. Vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE.

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mademoiselle de Raimbaut aussi.

LA BARONNE.

Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ.

Moi, madame! sur miss Clary?

LA BARONNE.

Eh! non, c'est mon peloton. Le voilà! Non, c'est du rouge. Où est-il passé?

L'ABBÉ.

Je trouve plusieurs scènes fort belles; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

CÉCILE.

Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

LA BARONNE.

Il y a aussi un roman nouveau que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Charpentier; je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

LA BARONNE.

C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ.

Il me semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

LA BARONNE.

Ah! c'est vrai. Cécile, écoutez.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je ne vois pas entrer de voiture; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE.

Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE.

Non. — Ah! oui. Il va venir quelqu'un. Baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Êtes-vous coiffée?

CÉCILE.

Un parti?

LA BARONNE.

Oui, très-convenable, vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; non, je n'en sais rien; un parent à Van Buck.

CÉCILE.

Un parent...

LA BARONNE.

A Van Buck, je ne le connais pas, mais il est très-bien; allez danser.

CÉCILE.

Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de jaune, et il faut qu'il s'envole.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Van Buck.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VAN BUCK.

VAN BUCK.

Madame la baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

LA BARONNE.

Ah! bah! vraiment, il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon. Permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas prendre quelque chose? Comment allez-vous? Asseyez-vous donc.

VAN BUCK.

Mon neveu, madame, est bien fâché...

LA BARONNE.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien, Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE.

Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour.

(A Van Buck.)

Dites-moi donc, vous. Est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK.

J'en ai peur, et s'il faut tout dire...

LA BARONNE.

Ah! bah! il refuse? Eh bien, c'est joli.

VAN BUCK.

Mon Dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'âme de mon père...

LA BARONNE.

Enfin, il refuse? C'est manqué...

VAN BUCK.

Mais, madame, si je pouvais, sans mentir...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ.

Madame, c'est une voiture versée devant la grille du

château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu! un mort qui m'arrive! qu'on arrange vite la chambre verte! Venez, Van Buck, donnez-moi le bras. Restez, Cécile; attendez-nous.

SCÈNE III.

CÉCILE, seule.

Un mort, grand Dieu! quel événement horrible! je voudrais voir, et je n'ose regarder... Ah! ciel! c'est ce jeune homme que j'ai vu l'hiver passé au bal... C'est le neveu de M. Van Buck. Serait-ce de lui que ma mère vient de me parler? Mais, il n'est pas mort du tout... le voilà qui parle à maman, et qui vient par ici. C'est bien étrange. Je ne me trompe pas, je le reconnais bien. Quel motif peut-il donc avoir pour ne pas vouloir qu'on le reconnaisse? Oh! Je le saurai.

SCÈNE IV.

CÉCILE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, Cécile, il est inutile que vous restiez ici dans ce moment.

CÉCILE.

Est-il blessé, maman?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Venez, venez, mademoiselle.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

VAN BUCK, VALENTIN, le bras en écharpe.

VAN BUCK.

Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras?

VALENTIN.

Il n'y a rien de plus possible, cela pourrait même être probable; mais pour réel, c'est une autre affaire.

(Il dégage son bras.)

VAN BUCK.

Comment! encore une mauvaise plaisanterie?

VALENTIN.

Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter incognito à une famille respectable? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné. Il m'a mis sa roue dans le fossé avec une conscience héroïque, et n'appelez pas cela une plaisanterie, j'aurais très-bien pu me casser le cou. Mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise. Cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

VAN BUCK.

Que vas-tu faire, et quel est ton dessein?

VALENTIN.

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, et jusqu'ici tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal, et le plus difficile. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi

bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet...

VAN BUCK.

C'est inutile; je ne souffrirai pas que cette méchante plaisanterie s'achève.

VALENTIN.

Vous dédire! comme vous voudrez; je me dédis aussi sur-le-champ.

VAN BUCK.

Mais mon neveu!...

VALENTIN.

Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris; plus de parole, plus de mariage; vous me déshériterez si vous voulez.

VAN BUCK.

C'est un guêpier incompréhensible, et il est inouï que je me sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi.

VALENTIN.

Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future épouse devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme.

VAN BUCK.

Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses... Je vous prie de remarquer que si vous allez vous prévaloir... Miséricorde! comme tu y vas!...

VALENTIN.

Si, au contraire, elle est telle que vous la croyez et que vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de mademoiselle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck. Songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie! Que ne fait-on pas, d'ailleurs, quand

on aime? quelles escalades! quelles lettres de quatre pages, quels torrents de larmes, quels cornets de dragées! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? Il aime, ô mon oncle Van Buck! rappelez-vous le temps où vous aimiez.

VAN BUCK.

De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

VALENTIN.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration. Secondement, écrire plusieurs billets. Troisièmement, gagner la fille de chambre. Quatrièmement, rôder dans les petits coins. Cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter. Sixièmement, faire une échelle de corde, et couper les vitres avec ma bague. Septièmement, me mettre à genoux par terre en récitant la *Nouvelle Héloïse;* et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau; mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, rien qui blesse les convenances.

VAN BUCK.

Tu es un roué et un impudent; je ne souffrirai rien de pareil.

VALENTIN.

Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici, un autre le fera, si j'épouse mademoiselle de Mantes; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord vu par moi-même? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

VAN BUCK.

C'est un piége que tu m'as tendu; jamais je n'ai prévu cela.

VALENTIN.

Et que pensiez-vous donc prévoir, quand vous avez accepté la gageure?

VAN BUCK.

Mais, mon ami, je pensais, je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme par exemple de lui... de lui dire... ou si par hasard... et encore je n'en sais rien. . mais que diable! tu es effrayant.

(Cécile paraît au fond du jardin.)

VALENTIN.

Tenez, voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entrez là, vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle te reçoit mal?

VALENTIN.

Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Vous verrez, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Surtout, pas de bruit, voilà l'instant critique; respectez la foi des serments.

(Van Buck entre dans la chambre voisine.)

SCÈNE VI.

VALENTIN, CÉCILE.

VALENTIN.

Mademoiselle...

CÉCILE.

C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

VALENTIN, à part.

Foulure! voilà un vilain mot.

(Haut.)

Ce n'est rien, mademoiselle. C'est trop de grâce que

vous me faites. Il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi, et si l'intérêt qu'on me témoigne ici...

CÉCILE.

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

VALENTIN, VAN BUCK.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras! tu l'épouseras! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté! quelle pudeur divine! on ne peut pas faire un meilleur choix.

VALENTIN.

Un moment, mon oncle, un moment; vous allez bien vite en besogne.

VAN BUCK.

Pourquoi pas? Il n'en faut pas plus; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là! Allons tout dire à la baronne; je me charge de l'apaiser.

VALENTIN.

Bouillon! bouillon! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là? Elle me déplaît; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK.

Plaisantez-vous? Où est votre parole? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance pour vos méchants desseins? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici? Jour de Dieu! si je le croyais!...

VALENTIN.

Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'ai pas répondu de cela.

VAN BUCK.

En quoi peut-elle vous déplaire? elle est jolie, ou je ne m'y connais pas; elle a de beaux yeux, bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée; elle sait l'anglais et l'italien. Elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très-belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire? Et pour quelle raison n'en voulez-vous pas?

VALENTIN.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure, et son bouillon.

VAN BUCK.

C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous; je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne céderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN.

Comme vous voudrez; je ne veux pas d'elle, je vous répète que je la trouve laide, et elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont gentils, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; quant à sa taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde; je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK.

A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable? Va, va, ce que je te disais ce matin n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver de balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse, si tu veux. Puisque tu refuses ta for-

tune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste ; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

VALENTIN.

Est-ce que je me trompe? Regardez donc, mon oncle. La voilà qui revient.

VAN BUCK.

Où donc! quoi? qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas? Je ne me trompe pas ; c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK.

A quoi bon, puisqu'elle te déplaît?

VALENTIN.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras, si elle persévère?

VALENTIN.

Chut! pas de bruit, la voici qui arrive.

SCÈNE VIII.

VALENTIN, CÉCILE.

CÉCILE.

Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui.

VALENTIN.

Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE.

On va faire un whist, et ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN.

J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE.

Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN.

Je vous remercie, je n'en mange pas.

CÉCILE.

Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN.

Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE.

C'est bien dommage. Adieu, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK, rentrant.

Ah çà! voyons, l'épouseras-tu?... qu'est-ce que tout cela signifie? tu dis que tu as demandé des chevaux; est-ce que c'est vrai? ou si tu te moques de moi?

VALENTIN.

Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve mieux que la première fois; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK.

Où vas-tu? qu'est-ce qui t'arrive? Veux-tu me répondre sérieusement?

VALENTIN.

Je ne vais nulle part... Est-ce que vous la trouvez mal faite?

VAN BUCK.

Moi? Dieu m'en garde! je la trouve complète en tout.

VALENTIN.

Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist. Y jouez-vous, mon oncle?

VAN BUCK.

Certainement.

VALENTIN.

Faites donc ce quatrième.

VAN BUCK.

Je le devrais. J'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non?

VALENTIN.

Si je reste, c'est pour notre gageure. Je n'en voudrais pas avoir le démenti, mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt. J'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut; il faut que j'écrive... Je vous reverrai à dîner.

VAN BUCK.

Écrire! j'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

VALENTIN.

Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

VAN BUCK.

Je m'y oppose formellement, à moins que tu ne me montres ta lettre.

VALENTIN.

Tant que vous voudrez. Je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

VAN BUCK.

Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

VALENTIN.

Pourquoi?

VAN BUCK.

Sans doute, qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

VALENTIN.

Tenez, la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là-bas dans l'allée?

VAN BUCK.

Elle tourne autour de la plate-bande.

VALENTIN.

Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai.

VAN BUCK.

Tâche donc qu'elle t'aime auparavant. Le reste est le moins difficile.

VALENTIN.

Soit, regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres : si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime; sinon, je m'en vais à Paris.

VAN BUCK.

Gageons qu'elle ne se retourne pas.

VALENTIN.

Oh! que si. Ne la perdons pas de vue.

VAN BUCK.

Tu as raison.—Non, pas encore; elle paraît lire attentivement.

VALENTIN.

Je suis sûr qu'elle va se retourner.

VAN BUCK.

Non, elle avance; je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

VALENTIN.

Elle doit pourtant nous voir, rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

VAN BUCK.

Elle a passé; tu as perdu.

VALENTIN.

Je vais lui écrire, ou le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite

fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! pur manége! Je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que, si elle me repousse je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi, je l'enlève demain matin.

VAN BUCK.

Tout beau, mon neveu! quelle mouche vous pique? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

VALENTIN.

Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose? que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe; je veux voir clair dans son âme. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

VAN BUCK.

Le diable m'emporte, tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais par hasard?

VALENTIN.

Non; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Dépêchons-nous, je vais écrire ma lettre; ce sera bientôt fait; je vous la montrerai.

VAN BUCK.

Je vous ai dit que je ne veux pas de lettres, et surtout de celle dont vous me parlez.

VALENTIN.

Puisque je vous dis que je vous la montrerai.

(Il sort. Van Buck le suit.)

SCÈNE X.

LA BARONNE, L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort; je déteste la campagne à cause de cela.

L'ABBÉ.

Mais où est donc M. Van Buck?

LA BARONNE.

Il est là-haut avec ce monsieur de la chaise qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ.

S'il a des affaires pressées...

LA BARONNE.

Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! si on ne pensait qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez, l'abbé, jouons au piquet; je me sens d'une humeur massacrante.

(Ils s'asseoient.)

L'ABBÉ.

Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE.

Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? et qu'est-ce que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ.

C'était le bon, madame la baronne.

LA BARONNE, donnant les cartes.

Des affaires! j'aurais voulu voir que mon frère, qui était à monsieur, fût tombé de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût recueilli; il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Des affaires! Est-ce que je n'en ai pas, moi? et ce bal de ce soir, je n'ai

pas la force de m'en occuper. Ah! voilà ma migraine qui me prend.

L'ABBÉ.

Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous retarder vos projets?

LA BARONNE.

Êtes-vous fou? vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris pour le remercier et le mettre à la porte! Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Je croyais qu'en telle occasion on aurait pu sans blesser personne...

LA BARONNE.

Et au milieu de tout cela, je n'ai pas de bougies! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'ABBÉ.

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

LA BARONNE.

Vous avez raison. Ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça... c'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ.

Oh! non. Je n'ai pas un as. Voilà M. Van Buck.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, L'ABBÉ, VAN BUCK.

LA BARONNE.

Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE.

Eh bien, après le marqué.

L'ABBÉ.

Cinq cartes, valant quarante et cinq.

LA BARONNE.

Cela ne vaut pas.

(A Van Buck.)

Qu'est-ce donc?

VAN BUCK.

Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE, se levant.

Vous me faites peur; de quoi s'agit-il?

VAN BUCK.

Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité est mon neveu.

LA BARONNE.

Ah! bah! quelle idée!

VAN BUCK.

Il désirait approcher de vous sans être connu. Je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui, en pareil cas, n'est pas nouvelle.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu! j'en ai vu bien d'autres!

VAN BUCK.

Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces, ni mes prières, n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE.

Vraiment? eh bien, ce n'est pas si mal. Il a de la tête, votre petit bonhomme.

VAN BUCK.

Jour de Dieu! je vous en réponds. Ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous, et, quant à moi, je vous avouerai que je suffoque, et que les jambes vont me manquer. Ouf!

(Il tombe dans un fauteuil.)

LA BARONNE.

Ah! ciel! qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes pâle comme un linge! Vite! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

VAN BUCK.

Je vous ai tout dit, je n'ai rien à ajouter.

LA BARONNE.

Ah! bah! ce n'est que ça? soyez donc sans crainte. Si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera la lettre.

VAN BUCK.

En êtes-vous sûre, baronne? Cela est dangereux.

LA BARONNE.

Belle question! où en serions-nous, si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit?

VAN BUCK.

Hum! je n'en mettrais pas ma main au feu.

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? savez-vous à qui vous parlez? dans quel monde avez-vous donc vécu, pour élever un pareil doute? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie; mais vertu de ma vie! en voilà assez. Justement j'aperçois ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Allons, allons, l'abbé, continuons.

(Elle se rasseoit.)

SCÈNE XII.

L'ABBÉ, LA BARONNE, VAN BUCK, CÉCILE, assise à l'écart.

L'ABBÉ.

Quarante et cinq ne valent pas?

LA BARONNE.

Non, vous n'avez rien; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt-quinze. A vous de jouer.

L'ABBÉ.

Trèfle. Je crois que je suis capot.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Je ne vois pas que mademoiselle Cécile vous fasse encore de confidence.

LA BARONNE, bas à Van Buck.

Vous ne savez ce que vous dites. C'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent dix-sept de reste. A vous de faire.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur l'abbé, on vous demande. C'est le sacristain et le bedeau du village.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'ils me veulent? Je suis occupé.

LA BARONNE.

Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous.

(L'abbé sort avec le domestique.)

SCÈNE XIII.

VAN BUCK, LA BARONNE, CÉCILE.

LA BARONNE.

C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué, selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

VAN BUCK, bas.

Je vous confesse que je ne suis pas tranquille; votre fille ne dit mot.

LA BARONNE.

Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez. Je la vois d'ici qui me fait des signes.

VAN BUCK.

Vous croyez? Moi, je ne vois rien.

LA BARONNE.

Cécile! venez donc un peu ici; vous vous tenez à une lieue.

(Cécile change de siége.)

Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

CÉCILE.

Moi? non, maman.

LA BARONNE.

Ah! bah! je n'ai que quatre cartes, Van Buck. Le point est à vous; j'ai trois valets.

VAN BUCK.

Voulez-vous que je vous laisse seules?

LA BARONNE.

Non, restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

CÉCILE.

Moi, maman! Je n'ai rien de secret à dire.

LA BARONNE.

Vous n'avez pas à me parler?

CÉCILE.

Non, maman.

LA BARONNE.

C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

VAN BUCK.

Madame, j'ai dit la vérité.

LA BARONNE.

Cela ne se peut pas. Cécile n'a rien à me dire; il est clair qu'elle n'a rien reçu.

VAN BUCK.

Eh! morbleu, je l'ai vu de mes yeux.

LA BARONNE, se levant.

Ma fille, qu'est-ce que cela signifie? Levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

CÉCILE.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

LA BARONNE.

Voyons cela.

(Cécile donne la lettre.)

Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez.

(Lisant.)

« Mademoiselle,

« Je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver « passé, et vous sachant à la campagne, j'ai résolu de « vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon « postillon... »

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rendît? nous avons bien affaire de le savoir.

« A mon postillon, pour me verser devant votre porte. « Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai « rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. « Cependant la crainte de vous perdre, et l'obligation de « quitter le château... »

J'aime beaucoup ça. Qui est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui refuse de rester à dîner.

« Me déterminent à vous demander de m'accorder un « rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre « confiance... »

La belle remarque, et faite à propos!

« Mais l'amour peut tout faire excuser. Ce soir, à neuf « heures, pendant le bal, je serai caché près de la ferme. « Tout le monde me croira parti, car je sortirai du châ-

« teau en voiture avant dîner, mais seulement pour faire
« quatre pas et descendre. »

Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; ne dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber?

« Si dans la soirée vous pouvez m'accorder un instant
« d'entretien, tâchez de faire en sorte que je trouve la
« petite porte du pavillon entr'ouverte; sinon, je me
« brûle la cervelle. »

Bien.

« La cervelle. Je ne crois pas que votre mère... »

Ah! que votre mère! Voyons un peu cela.

« Fasse grande attention à vous. Elle a, dit-on, une
« tête de gir... »

Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie?

VAN BUCK.

Je n'ai pas entendu, madame.

LA BARONNE lui donne la lettre.

Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

VAN BUCK.

Il y a « girouette », c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant de la cacheter.

LA BARONNE.

Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez! vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

(A Cécile.)

Quant à vous, mademoiselle, entrez ici.

CÉCILE.

Mais, maman...

LA BARONNE.

Allons, mademoiselle, ne raisonnez pas.

(Elle la fait entrer dans la chambre voisine.)

SCÈNE XIV.

LA BARONNE, L'ABBÉ, VAN BUCK.

L'ABBÉ.

Madame la baronne, je viens vous dire...

LA BARONNE, mettant la clef dans la table à jeu.

Dieu soit loué, ma fille est enfermée.

L'ABBÉ.

Enfermée, madame? que se passe-t-il?

(A Van Buck.

Qu'avez-vous, monsieur?

VAN BUCK.

Ce que j'ai, monsieur? J'ai... que j'en ai assez.

LA BARONNE.

Et moi aussi.

VAN BUCK.

J'ai que je sors de cette maison, qu'on ne m'y reverra de ma vie, et que je n'ai qu'un regret, c'est d'y avoir jamais mis les pieds.

LA BARONNE.

Et moi, de vous y avoir reçu.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

L'ABBÉ, seul.

Qu'est-ce que cela signifie?

(Cécile frappe à la porte.)

CECILE, dans la chambre voisine.

Monsieur l'abbé! monsieur l'abbé! voulez-vous m'ouvrir...

L'ABBÉ.

Mademoiselle, je ne le puis pas, sans autorisation préalable.

CÉCILE.

La clef est là, dans la table de jeu.

L'ABBÉ.

Ah! Et comment le savez-vous?

CÉCILE.

J'ai regardé par le trou de la serrure; vous n'avez qu'à la prendre et vous m'ouvrirez.

L'ABBE, prenant la clef.

Vous avez raison, mademoiselle, la clef s'y trouve effectivement; mais je ne puis m'en servir en aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Grand Dieu! rappelez vos esprits. Je vais querir madame la baronne. Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement! Au nom du ciel, mademoiselle, répondez-moi. Que ressentez-vous?

CÉCILE.

Je me trouve mal! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi, je prends sur moi d'ouvrir; on en dira ce qu'on voudra.

(Il ouvre la porte.)

CÉCILE.

Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra.

(Elle sort en courant.)

ACTE TROISIÈME.

Un bois, une petite maison sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK.

Encore une autre lettre? C'est trop fort!

VALENTIN.

Oui, une autre, et dix s'il le faut. Puisque cette maudite baronne a éventé mon rendez-vous, il faut bien en donner un autre, et j'attends ici la réponse. Holà! hé!

UN GARÇON, sortant de la maison.

Est-ce que ces messieurs nous feront l'honneur de dîner ici?

VALENTIN.

Non; donnez-nous tout bonnement du champagne, si vous en avez.

VAN BUCK.

Ils auront un vin détestable, un vinaigre affreux.

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, nous avons ici tout ce que vous pouvez désirer.

VAN BUCK.

En vérité? dans un pareil trou? c'est impossible; vous nous en imposez.

LE GARÇON.

C'est ici le rendez-vous de chasse, monsieur, et nous ne manquons de rien.

(Il apporte du vin et sort. Van Buck boit de temps en temps pendant toute la scène.)

VALENTIN.

Allons, mon oncle, un peu de fermeté.

VAN BUCK.

Sois-en certain, je ne te quitterai pas; j'en jure par l'âme de feu mon frère, et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infâme, et à ses horribles conséquences.

VALENTIN.

Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère, et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

VAN BUCK.

Encore, si tu étais amoureux! Si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahisons, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour. Va, va, tu n'es pas mon neveu.

VALENTIN.

Encore, si je vous voyais pester! Si je pouvais me dire qu'au fond de l'âme vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables! mais non, vous ne craignez que la fatigue, vous ne ressentez pas l'outrage qu'on nous fait! Allez, vous n'êtes pas mon oncle. Cette jeune fille, je ne l'aime pas; mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme! Il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace; oui, par le ciel! Ce nom me convient. Comme à lui on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier,

j'erre et je tournoie aux environs; mais, comme lui, je saisirai ma proie, et comme Clarisse, la sublime bégueule ma bien-aimée m'appartiendra.

SCÈNE II.

VAN BUCK, VALENTIN, UN VALET DE FERME.

LE VALET.

Monsieur, voici votre réponse.

VALENTIN.

Tu as été preste, l'ami.

LE VALET.

Monsieur, j'ai trouvé justement la femme de chambre à la grille du château; elle est partie avec mon billet, et presque à l'instant même, m'a rapporté celui-ci.

VALENTIN.

Tiens, voilà un louis pour ta peine.

(Le garçon sort.)

SCÈNE III.

VAN BUCK, VALENTIN.

VAN BUCK.

Il y a, pardieu! bien de quoi faire le généreux pour un billet où l'on t'envoie promener.

VALENTIN.

Ce billet-là?

VAN BUCK.

C'est indubitable; mademoiselle de Mantes te donne ton congé pour la seconde fois. Ouvre un peu ce papier, je sais d'avance ce qu'il renferme.

VALENTIN.

Et moi aussi, je crois le savoir.

VAN BUCK.

Écervelé! tu te plains d'un outrage, et tu t'en attires un second.

VALENTIN.

Un outrage, là dedans! que vous êtes jeune, mon bon oncle! regardez donc comme ce petit billet est gentil, et quoiqu'on l'ait écrit si vite, comme il a encore trouvé le moyen d'être coquet!... Regardez surtout comme il est plié!... Voyez-vous ces trois petites pointes avec un cachet de bague au milieu? c'est ce qu'on appelle un petit chapeau. On n'écrit ainsi, ni à un notaire, ni aux grands parents, ni à son curé, pas même à ses bonnes amies. Un outrage! Croyez-moi, mon oncle, jamais lettre en colère ne fut pliée ainsi.

VAN BUCK.

Ouvre donc ton chapeau, puisque chapeau il y a, et voyons ce qui en est.

VALENTIN.

Il ne renferme qu'un seul mot.

VAN BUCK.

Un seul mot?

VALENTIN.

Un seul.

VAN BUCK.

Peste! voilà une petite fille bien laconique... et quel est ce mot, s'il vous plaît?

VALENTIN.

Ce mot est : « Oui. »

VAN BUCK.

Oui?

VALENTIN.

Voyez vous-même.

VAN BUCK.

Est-il possible!

VALENTIN.

Dame! à ce qu'il paraît. Allons, videz donc votre verre, et ne vous étonnez pas si fort.

VAN BUCK.

C'est inconcevable! et c'est un rendez-vous que tu lui demandais?

VALENTIN.

Vous le savez bien. Buvez donc. Quand vous retournerez ce billet cent fois, vous n'en tirerez pas deux paroles.

VAN BUCK.

Une telle demande faite à la bonne venue! un seul mot de réponse, et ce seul mot est « oui »! En vérité, ce « oui » trouble toutes mes idées, je n'ai jamais rien vu de pareil à ce « oui ». Ma foi, je te prenais pour un fou, et tout ce qu'il y a de bienséances au monde se révoltait en moi en voyant ton audace; mais j'avoue que ce « oui » me bouleverse, ce « oui » m'assomme, ce « oui » est plus qu'étrange, il est exorbitant, et si je n'étais pas ton oncle, je croirais presque que tu as raison.

(La nuit commence.)

VALENTIN.

Cela ne prouverait pas que vous eussiez tort. Eh! garçon, une autre bouteille. Dans ce bas monde chacun fait à sa guise. Qu'est-ce qu'un oui ou un non de plus ou de moins? Tenez, mon oncle, réconciliation : au lieu de sévérité, indulgence; au lieu de colère, une amourette; au lieu de nous quereller, trinquons... Ce « oui », qui vous offusque tant, n'est pas si niais, savez-vous. Cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; il y a du cœur dans ce seul mot, je ne sais quoi de tendre et de hardi, de simple et de brave en même temps. Ah! que le cœur est un grand maître! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK.

Je me souviens qu'étant à La Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau brin de fille; elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent. Dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN.

Allons, mon oncle, à vos anciennes amours!

VAN BUCK.

Sais-tu que, pour une auberge de hasard, ce petit vin-là n'est pas trop mauvais? J'avais besoin de cette halte. Je me sens tout ragaillardi.

VALENTIN.

Écoutez-moi; voici le traité de paix que je vous propose. Permettez-moi d'abord mon rendez-vous.

VAN BUCK.

Mais, mon ami... j'espère bien...

VALENTIN.

Je vous jure de n'entreprendre rien que vous ne fissiez vous-même à ma place. N'est-ce pas tout dire? Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme en tout je fais vos volontés! En somme, le verre porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvaise amie. Vous me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

(Nuit complète.)

VAN BUCK, à demi pris de vin.

Pardieu! garçon, je le veux bien. Au fait, épouse-t-on des petites filles qui vous envoient des «oui» comme celui-là? Et puisque tu me promets, mon ami, de te conduire en galant homme, va ton train, et vogue la galère! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme, pour ce sot mariage avorté. Je m'en charge, moi, j'en fais mon affaire. Il ne sera pas dit qu'une vieille folle fasse tort à d'honnêtes gens qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Avec soixante bonnes mille livres de rente...

VALENTIN.

Cinquante, mon oncle.

VAN BUCK.

Soixante, morbleu! et avec cela, on n'a jamais manqué ni de femmes... ni de vin.

(Il boit.)

Il fait beau clair de lune ce soir; cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK.

C'est sans doute le bal qu'on prépare. Il y a fête ce soir au château.

VALENTIN.

Séparons-nous, pour plus de sûreté. Si vous m'en croyez, à présent, vous rentrerez dans cette auberge, vous vous ferez faire un bon feu, et vous y fumerez votre bon tabac flamand, en vous rôtissant bien les jambes devant un bon fagot flambant. Cela vous ragaillardira encore davantage. Dans une demi-heure, je suis à vous.

VAN BUCK.

C'est dit. Bonne chance, garçon! tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson. C'était notre ancienne manière... Pas de fredaine dont on ne fît un couplet!

(Il chante.)

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que pour votre fête,
Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, L'ABBÉ, une lanterne à la main, VAN BUCK, dans la maison.

LA BARONNE.

C'est clair comme le jour, elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ.

Elle me crie « Je me trouve mal ! » Vous concevez ma position.

LA BARONNE.

Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'ai eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'était la marquise de Valangoujar, et le baron de Villebouzin.

L'ABBÉ.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité, mais que voulez-vous faire? je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre ; elle criait à tue-tête, et j'avais la clef dans la main.

LA BARONNE.

Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champs, et trente voitures qui entrent ensemble! Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'ABBÉ.

Encore, si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son châle... ou du moins... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

VAN BUCK, sortant de la maison.

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit...
Un frisson subit.

LA BARONNE.

C'est vous, Van Buck? Ah! mon cher ami, nous sommes perdus! Ma fille est folle, elle court les champs! Vous ne l'avez pas vue dans les bois? Elle s'est sauvée, c'est comme un rêve. Elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. Je vous ai brusqué, n'en parlons plus. Tenez, aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami,

pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait?

VAN BUCK.

Est-il possible, madame la baronne! Vous, seule, à pied! Vous, cherchant votre fille! Grand Dieu! vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

(Il pleure.)

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

L'ABBÉ.

Il paraît fort ému. Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

VAN BUCK.

Venez, baronne, prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les retrouvions! je vous dirai tout, soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

LA BARONNE.

Ah! bah! c'était un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! à qui se fier désormais?

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

VALENTIN, CÉCILE.

VALENTIN.

Cécile, est-ce vous?

CÉCILE.

C'est moi. Que veulent dire ces clartés là-bas?

VALENTIN.

Je ne sais. Qu'importe? ce n'est pas pour nous.

CÉCILE.

Venez là, où la lune éclaire.

VALENTIN.

Non, venez là, où il fait sombre. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE.

Je ne verrais pas votre visage. Venez, Valentin, obéissez.

VALENTIN.

Où tu voudras, charmante fille; où tu iras, je te suivrai.

(Ils s'asseoient sur un banc de gazon.)

CÉCILE.

Figurez-vous qu'il y a déjà longtemps que je m'étais enfermée moi-même dans le pavillon. J'attendais, je ne savais pas, et je m'étais choisi cette prison de peur d'être mise dans une autre. Et vous, y a-t-il longtemps que vous m'attendez?

VALENTIN.

Depuis le soir. Regarde cette lettre trempée de larmes; c'est le billet que tu m'as écrit.

CÉCILE.

Menteur! c'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

VALENTIN.

Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour. Qui t'inquiète? que cherches-tu autour de toi?

CÉCILE.

C'est singulier; je ne me reconnais pas. Où est votre oncle? je le croyais ici.

VALENTIN.

Mon oncle est gris de champagne; ta mère est loin, et tout est tranquille.

CÉCILE.

Votre oncle est gris? — Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la bibliothèque?

VALENTIN.

Ce matin? où donc? que veux-tu dire?

CÉCILE.

Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière la porte; est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en entrant au salon.

VALENTIN.

Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

CÉCILE.

Oh! je l'ai bien vu! il entr'ouvrait la porte. C'était peut-être pour nous épier.

VALENTIN.

Quelle folie! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi ta main.

CÉCILE.

Oui, mon ami, de tout mon cœur.—Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère?

VALENTIN.

Pardonne-moi, c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

CÉCILE.

Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver; mais qui est-ce donc qui l'avait avertie? Elle n'a pourtant rien pu deviner. La lettre était là, dans ma poche.

VALENTIN.

Pauvre enfant! on t'aura maltraitée. C'est ta femme de chambre qui t'aura trahie.

CÉCILE.

Oh! non, ma femme de chambre est sûre; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais, en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

VALENTIN.

N'en parlons plus puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. Oh! ma Cécile, par quels serments puis-je payer ta douce confiance!

CÉCILE.

Oui, Valentin, mon cœur est sincère.—Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom?

VALENTIN.

Je ne puis le dire ; c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE.

Une gageure ! avec qui donc ?

VALENTIN.

Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies ?

CÉCILE.

Avec votre oncle, peut-être, n'est-ce pas ?

VALENTIN.

Oui ; je t'aimais, je voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

CÉCILE.

Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

VALENTIN.

Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions ? Ne m'aimes-tu pas ? réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

CÉCILE.

Oui, mon ami, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée ; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous.—Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt quand je vous ai prié à dîner ?

VALENTIN.

Je voulais partir ; j'avais affaire ce soir.

CÉCILE.

Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble ; car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

VALENTIN.

Tu m'as vu ? comment le sais-tu ?

CÉCILE.

Oh ! je guettais. — Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke ? nous l'avons dansée ensemble l'autre hiver.

VALENTIN.

Où donc? je ne m'en souviens pas.

CÉCILE.

Chez madame de Gesvres, au bal déguisé. Comment! vous ne vous en souvenez pas? Vous me disiez, dans votre lettre d'hier, que vous m'aviez vue cet hiver.— C'était là.

VALENTIN.

Tu as raison, je m'en souviens.— Regarde comme cette nuit est pure! tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mon bras le remplacer.

CÉCILE.

Oui, mon ami; puissé-je vous sembler belle! Mais ne m'ôtez pas votre main; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là.—Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris?

VALENTIN.

Il le fallait, c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? oh! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant!

CÉCILE.

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'épouserez?

(Valentin se lève et fait quelques pas.)

Qu'avez-vous donc? qui vous chagrine? venez vous rasseoir près de moi.

VALENTIN.

Ce n'est rien. J'ai cru... j'ai cru entendre... j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE.

Nous sommes seuls; soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever?

(Elle se lève.)

Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? Est-ce parce que j'ai gardé mon mantelet, quoique vous vouliez que je l'ôte?

(Elle ôte son mantelet.)

Mais qu'avez-vous? vous ne répondez pas; vous êtes triste.

Qu'ai-je donc pu vous dire? c'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN.

Non, je vous le jure, vous vous trompez. C'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE.

Vous me disiez « tu » tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Donnez-moi le bras.

(Ils se promènent sur le devant de la scène.)

Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter, dans votre chambre, un bon bouillon qu'Henriette avait fait; quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit. J'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée; m'avez-vous vue? alors, vous êtes monté; je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? l'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN.

Oui, chère enfant, le meilleur du monde.

CÉCILE.

Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais, dites-moi qu'est-ce que cela veut dire de s'aller jeter dans un fossé? risquer de se tuer, et pourquoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN.

Quelquefois. Allons donc nous rasseoir.

CÉCILE.

Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On

n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles! Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir, qui tient bien un peu du roman. Mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée, et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée. Voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

VALENTIN, à part.

Suis-je un renard pris à son piége, ou un fou qui revient à la raison?

CÉCILE.

Eh bien! vous ne me répondez pas? Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

VALENTIN.

Vous me paraissez savante, pour votre âge, et, en même temps, aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE.

Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je? je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal, mais j'ai du cœur, et je m'en souviens. Vous avez valsé avec moi, et, en passant contre la porte, mon épingle à l'italienne a rencontré le panneau, et mes cheveux se sont déroulés sur moi; vous en souvenez-vous maintenant? Ingrat! le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi, comme le cœur m'a battu! tenez, croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

VALENTIN, à part

Ou j'ai près de moi le plus rusé démon que l'enfer ait jamais produit, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et m'ouvre le chemin des cieux.

CÉCILE.

Pour savante, c'est une autre affaire. J'ai eu des maîtres de toute sorte; mais le peu que j'ai retenu, le meilleur, me vient de ma mère.

VALENTIN.

De ta mère? Je ne m'en doutais guère.

CÉCILE.

Vous ne la connaissez pas, Valentin. Vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez comme nous dans les métairies, et quand vous aurez des pauvres à vous — et gardez-vous de sourire, quand vous parlez d'elle! Vous bénirez et vous suivrez ses pas.

VALENTIN.

Tendre enfant! je devine ton cœur. Tu fais la charité, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Oui, c'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN.

Vraiment? je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE.

Ah! mon ami, ni vous, ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure, croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire de la tapisserie. Elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever bien vite, si c'est un pauvre qui attend. Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux se remplir de larmes, lorsque ma mère les regardait! Allez, elle a le droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois! Il me semble qu'on rôde autour de nous.

VALENTIN.

Non; tout se tait. N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

CÉCILE.

Pourquoi? de quoi aurais-je peur? est-ce de vous ou de la nuit?

VALENTIN.

Pourquoi pas de moi? qui te rassure? je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE.

Eh bien! quel mal y a-t-il à cela?

VALENTIN.

C'est vrai, il n'y a aucun mal. Écoute, et laisse-moi me mettre à genoux.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc? vous frissonnez.

VALENTIN.

Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Tu m'as dit que les romans te déplaisent. J'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres; après quoi, comme elle résiste, Bedfort arrive... c'est-à-dire, Tomlinson, un capitaine... je veux dire Morden... non, je me trompe... enfin, pour abréger... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple. Dieu soit loué! Tu ne m'as pas compris... Je t'aime, je t'épouse... Il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

SCÈNE VI.

VALENTIN, VAN BUCK, L'ABBÉ, LA BARONNE, CÉCILE.

LA BARONNE.

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une pareille noirceur. Séduire ma fille! on ne fait plus de ces choses-là. Tenez, les voilà, c'est charmant! Bonsoir, mon gendre; où diable vous fourrez-vous?

L'ABBÉ.

Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès. Toute la compagnie va être partie.

VAN BUCK.

Eh bien! monsieur, avec votre belle gageure...

VALENTIN.

Mon oncle, il ne faut défier personne.

VAN BUCK.

Mon neveu, il ne faut jurer de rien.

FIN DE IL NE FAUT JURER DE RIEN.

Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

XVe au XVIIIe siècle.

		vol.
Le roi Louis XI.	100 Nouvelles nouv..	1
Rabelais.	OEuvres	1
Montaigne.	Essais, éd. complete..	2
Malherbe.	Edit. Andr. Chenier.	1
Satire Ménippée.	Edition Ch. Labitte.	1
Corneille (P. et T.)	OEuvres	2
Molière.	OEuvres completes.	3
Pascal.	Pensées	1
—	Lettres provinciales.	1
La Bruyère.	Caracteres.	1
J. Racine.	Théâtre complet	1
Boileau.	OEuvres poetiques.	1
La Fontaine.	Fables	1
Bossuet.	Histoire universelle.	1
Lesage.	Gil Blas	1
Prévost (l'abbé).	Manon Lescaut	1
Voltaire.	Siecle de Louis XIV.	1
J.-J. Rousseau.	Emile	1
—	Nouvelle Héloïse.	1
—	Confessions	1
André Chénier.	Poésies complètes	1
M. J. Chenier.	Poésies	1

XIXe siècle.

Aimé Martin.	Education des mères.	1
Ancelot.	Poésies	2
Balzac (H. de).	Physiol. du mariage.	1
—	Scenes, de province.	2
—	— parisienne.	2
—	Lambert, Seraphita.	1
—	Eugenie Grandet	1
—	Histoire des Treize..	1
—	Peau de chagrin.	1
—	César Birotteau.	1
—	Médecin de campag.	1
—	Lys dans la vallée.	1
—	Rech. de l'Absolu..	1
—	Le pere Goriot	1
Barante (de).	Tableau de litterature	1
Brillat-Savarin.	Physiologie du Goût.	1
Capefigue.	H. de la Restauration.	4
Benjam. Constant.	Adolphe	1
Casim. Delavigne	Messeniennes	1
	Théâtre	3
Charrière (Mme).	Caliste	1
Delécluze.	Romans, contes, etc.	1
Desplaces (A.).	Les Poètes vivants.	1
Duras (Mme de).	Ourika-Edouard	1
Ferry.	Voyage au Mexique..	1
Gautier (Théoph.)	Poésies completes	1
—	Voyage en Espagne.	1
—	Nouvelles	1
—	Mademois. Maupin..	1
Gérard de Nerval.	Voyage en Orient	2
Girardin (Mme de).	Poésies completes	1
—	Lettres parisiennes.	1
Guizot.	Essais sur l'histoire.	1
Houssaye (A.).	Portr. du 18e siecle.	2
Jurien	Guerres maritimes.	2
Krudner (Mme de).	Valérie	1
Laprade (V. de).	Poëmes évangeliques.	1
Lavallée (Théop.).	Hist. des Français.	4
	Géographie	1
Maistre (Joseph).	Du Pape	1
Maistre (Xavier).	OEuvres complètes..	1
Marmier (X.).	Nouveaux Souvenirs.	1
Mérimée (P.).	Chroniq. Charles IX.	1
—	Colomba, etc., etc.	1
—	Clara Gazul	1
Millevoye.	Poésies	1
Musset (Alfred).	Premieres poésies.	1
—	Poésies nouvelles.	1
—	Comedies, éd. compl.	2
—	Confess. d'un Enfant.	1
—	Nouvelles	1
—	Contes	1
Musset (Paul).	Les Originaux.	1
—	Femmes de la Régence	1
—	Memoires de Gozzi.	1
Planche (Gust.).	Portraits et critiques.	2
Reboul (Jean).	Poésies nouvelles.	1
Rémusat (Mme).	Education d femmes.	1
S.-Marc-Girardin.	Cours de littérature.	2
—	Essais de littérature.	2
Sainte-Beuve.	Tabl. de la poésie	1
—	Volupté	1
—	Poésies completes	1
Saintine.	Picciola	1
Sandeau (Jules).	Marianna	1
—	Docteur Herbeau	1
—	Fernand. / Vaillance et Richard	1
—	Valcreuse	1
—	Chasse au roman / Mme de Sommerville	1
—	Madeleine	1
—	Mlle de la Seiglière.	1
Senancour.	Obermann	1
Stael (Mme de).	Corinne	1
—	Delphine	1
—	De l'Allemagne	1
—	Révolution française.	1
—	Mémoires	1
—	De la littérature.	1
Topffer.	Nouvelles genevoises.	1
Valmore (Mme)	Poésies	1
Vigny (Alfred).	Cinq-Mars	1
—	Stello	1
—	Nouvelles	1
—	Theâtre	1
—	Poésies	1
Vitet.	Etudes s l beaux-arts.	2

Bibliothèque latine-française.

Tacite.	OEuvr. compl., trad. Louandre	2

Sous presse :

Jules César. Virgile. Horace. Terence. Plaute. Suétone. — Traductions nouvelles.

Bibliothèque grecque-française.

Aristophane.	Comédies, t. Artaud.	2
Aristote.	Politique, etc., etc.	1
Démosthènes.	Chefs-d'œuvre	1
Diodore d Sicile.	Biblioth. historique.	4
Diogène Laerte.	Vies d Philosophes..	2
Eschyle.	Théâtre, tr. Pierron.	1
Euripide.	Théâtre, tr. Artaud.	2
Hérodote.	Histoire, tr. Larcher.	2
Homère.	Illiade, tr. Dacier.	1
—	Odyssée, tr. Dacier..	1
Lucien.	OEuvres choisies.	2
Marc-Aurèle.	OEuvr., tr. Pierron.	1
Moralistes grecs.	Socrate, Epictète	1
Orateurs grecs.	Choix de Harangues.	1
Platon.	La République.	1
—	Les Lois	1
—	Dialogues biograph.	2
—	Dialogues métaphys.	1
Plutarque.	Grands Hommes, traduction Pierron	4
—	Traités de morale	2
Polybe.	Histoire, t. Bouchot.	3
Sophocle.	Théâtre, tr. Artaud.	1
Thucydide.	Histoire, tr. nouv.	2
Xénophon.	OEuvres, tr. Dacier	2

Bibliothèque anglo-française.

Miss B. Stowe.	Oncle Tom, t. Belloc.	1
	Nouvelles américaines	1
Lingard.	Hist. d Angleterre.	6
Milton.	Paradis perdu	1
Sterne.	OEuvres	2
Robert Burns.	Poésies, tr. Wailly.	1
Goldsmith.	Vicaire de Vakefield.	1
Fielding.	Tom Jones. t. Wailly.	2
Miss Burney.	Evelina, tr. Wailly.	1
Walter-Scott.	OEuvres, trad. Wailly.	
—	Waverley	1
—	Guy Mannering	1
—	L'Antiquaire	1
—	Rob Roy	1
—	Les Puritains / Le Nain noir	1
—	Prison d'Edimbourg.	1
—	La Fiancée / L'Officier	1
—	Ivanhoé	1
—	Le Monastere	1
—	L'Abbé	1
—	Kenilworth	1
—	Quentin Durward.	1

Biblioth. allemande-française.

Goethe.	Théâtre, t. Marmier.	1
—	Faust, tr. H. Blaze.	1
—	Wilhem Meister, t. n.	2
—	Werther, t. P. Leroux.	1
—	Affinités, t. Carlowitz	1
—	Poésies, tr. H. Blaze.	1
Schiller.	Théâtre, tr. Marmier.	2
—	Guerre de 30 ans	1
—	Poésies, tr. Marmier.	1
Klopstock.	La Messiade tr. n.	1
Hoffmann.	Contes, tr. Marmier.	1
Poëtes du Nord.	Chants populaires.	1
Conteurs allem.	Nouvelles allemandes.	1

Biblioth. italien.-espag.-franç.

Le Dante.	Divine Comédie, etc.	1
Le Tasse.	Jérusalem délivrée.	1
Manzoni.	Les Fiancés	1
Silvio Pellico.	Mes Prisons, t. Latour	1
Machiavel.	Hist. de Florence.	1
—	OEuvres politiques..	1
—	OEuvres littéraires.	1
Calderon.	Théâtre, tr. Hinard.	3
Lope de Vega.	Théâtre, id.	2
Cervantès.	Don Quichotte, id.	2
Camoens.	Les Lusiades, tr. n.	1

Religion et Philosophie.

Saint-Augustin.	Confessions, t. S.-V.	1
—	Cité de Dieu, tr. n.	2
Bossuet.	Hist. des Variations.	3
—	Elévations (Myster.).	1
—	Méditations (Evang.)	1
—	OEuvres philosoph.	1
Fénelon.	OEuvres philosoph.	1
Descartes.	OEuvres, éd. Simon.	1
Malebranche.	OEuvres, éd. Simon.	2
Leibnitz.	OEuvres, éd. Jacques.	2
Bacon.	OEuvr., éd. Riaux.	2
Buffier.	OEuv., éd. Bouillier.	1
Euler.	Lettres à une princesse	1
Arnauld.	OEuvr., éd. Simon.	1
Clarke.	OEuv., éd. Jacques.	1
Spinosa.	OEuvres, tr. Saisset.	2
Le Père André.	OEuvres, éd. Cousin.	1
Emile Saisset.	Philosophie-Religion	1

Ouvrages divers.

Cabanis.	Physique et moral	1
Bichat	Vie et Mort	1
Zimmermann.	De la Solitude	1
Roussel.	Syst. de la Femme.	1
J. Liebig.	Lettres sur la Chimie.	1
—	Nouvelles lettres	1
F. Klée.	Le Déluge.	1
Mahomet.	Le Koran	1
Confucius.	Les 4 liv. de la Chine.	1
D'Houdetot.	Le Chasseur rustique	1
David.	Hist. de la Sculpture.	1
—	— Peinture au moyen âge	1
—	— Peint. en France.	1
—	— de l'Architecture.	1

Près de 300 vol. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50 c.

G. Gratiot, rue Mazarine, 30.